



Arrête ton char, Bolívar !

**Le carnaval
des innocents**
d'Evelio Rosero
(**Métailié**)

S'IL existe une fête qui défie l'ordre établi, c'est bien le carnaval. Pas le défilé aseptisé que planifient des municipalités en mal de touristes, mais le chahut organisé par les habitants d'un lieu donné, vrai pied de nez à l'autorité. Pour quelques heures, les rôles s'inversent : les puissants sont moqués, tandis que le sans-grade mènent la barque. Ce renversement de perspective habite « Le carnaval des innocents », beau roman d'Evelio Rosero se déroulant dans la Colombie des années 60. Au cœur du récit, un carnaval agité où se mêlent ferveur populaire et débordements éthyliques. Comme le formule un passant aviné : « *Buvez, bordel, le diable est de la fête !* »

La boisson, Justo Pastor ne crache pas dessus. « *Insigne gynécologue, accoucheur de la vie* », le personnage principal du roman noie ses ennuis dans l'*aguardiente*, l'eau-de-vie locale. Malheureux et paumé, repoussé par sa femme, il est obsédé par Simón Bolívar, figure mythique de l'histoire politique colombienne. A ses

yeux, « El Libertador » était un monstre mégalomane, « le prototype du politicien brutal et velléitaire ». Pour dévoiler sa vérité, Justo Pastor décide de confectionner un char « *illustrant les faits et méfaits* » du dirigeant et de le faire défiler lors du carnaval. Un projet risqué : il ne fait jamais bon déboulonner des idoles nationales.

Très vite, la tension monte. « *Il va le payer cher !* » s'exclame un jeune communiste, furieux, qui traduit le sentiment général. Car, dans la ville, des notables aux gauchistes, tout le monde s'accorde sur un point : « *On ne peut pas remettre en question Bolívar.* » Face à cette levée de boucliers, le geste bon enfant du docteur Pastor prend une portée symbolique. Il incarne le refus obstiné du patriotisme bêlant, de l'historiographie à sens unique. Dilettante rincé par la vie, Justo Pastor montre, le temps d'un carnaval, un courage et une détermination qu'il ignorait posséder. « *Dans ce pays qui était lui aussi une plaisanterie atroce* », son petit blasphème devient geste de résistance.

Emilien Bernard

● 304 p., 21 €. Traduit de l'espagnol (Colombie) par François Gaudry.